

Roland Meyer

La jouissance à l'œil et l'objet-à-volonté

La laideur est depuis l'origine des temps vécue comme une profanation qui renvoie au diabolique. La beauté, elle, est sacrée, donc tournée vers le divin. Or, l'objectivation du corps par la chirurgie esthétique c'est l'avènement du lisse au lieu même du beau. Le lisse est devenu la norme où la standardisation efface les aspérités de l'histoire du corps ou du visage. Le lisse se confond avec le propre comme seule dignité : le devoir sacré de beauté fait de la disgrâce une saleté, une souillure.

Alors, bien sûr, l'individu y oublie l'essentiel, à savoir que ce qui rend beau ou belle c'est plus l'amour que le contour impeccable du visage. La grâce est toujours un signe de reconnaissance : vous reconnaissez que l'Autre vous a aimé, vous a reconnu belle (ou beau), et que ça, est évidemment marqué dans ce qu'on est. La grâce l'est de ce qui a été vécu et qui s'est inscrit dans le corps.

L'animateur à Nabilla, valeur
actuelle de la télé-réalité :

« *Quelle est votre principale
qualité ?* »

Nabilla :

« *Mon cul !* »

DU DISCOURS CAPITALISTE

Comment aborder la question de l'objectivité et de l'objet en psychanalyse dans un contexte où le sujet comme l'objet *a* sont rejetés du discours dominant : le discours capitaliste ? En d'autres termes, comment penser l'objectivité dans un monde où le sujet est devenu un simulacre, un semblant d'être et où le processus de connaissance lui-même obéit de plus en plus au principe selon lequel *savoir c'est voir, faire voir, se faire voir* ?

Tout se passe comme si au lieu de s'interroger sur les sources du désir, le discours capitaliste cherchait à devancer le désir en fabriquant au plus vite des objets en grandes quantités, et en voulant étourdir avec de la *com*'et des images qui se feraient passer pour de vrais objets du désir... Comme s'il ne restait au désir qu'à s'endetter pour consommer l'objet.

Dans le discours capitaliste contemporain, il n'y a que le sujet et les objets qu'on lui fourgue : des *objets-à-volonté*. Parce qu'entre le sujet et

l'objet *ça tourne en rond* au sens où Lacan disait : « *on a une voiture comme une fausse femme* ». Le discours capitaliste « *défait la valeur d'échange au profit de la valeur d'usage* »¹. Du coup, le lien social entre les *parlêtres* est lui-même défait au profit de ce rapport aux objets, qui d'une certaine manière, réalise les fantasmes. D'où la formule que Lacan propose dans *La Troisième*, lorsqu'il dit « *tous prolétaires* », à entendre au sens de *chacun avec tous ses objets*, n'ayant rien pour faire lien social.

¹ Colette Soler in *La Psychanalyse, pas la pensée unique*, collection Scansions.

Pourquoi a-t-il dit « *tous prolétaires* » et non pas *tous capitalistes* ? C'est une formule qui homogénéise tous les sujets et qui défait l'idée qu'il y aurait les capitalistes d'un côté et les prolétaires de l'autre. Cette formule, Colette Soler la condense ainsi : Marx a pensé la plus-value comme l'objet cause du désir du capitaliste, et il a rêvé d'un homme nouveau, qui aurait une autre cause. Mais, en stimulant la conscience de classe, en révélant aux exploités que la plus-value leur est soustraite, il élève cette plus-value, pour les exploités, au statut d'objet perdu. Et non seulement perdu : mais aussi comme objet à récupérer.

« Avec Marx, la plus-value devient l'objet, la cause du désir de toute une économie, pas seulement du capitaliste, mais de tous, prolétaire inclus »².

² *Ibid.*

C'est dire que le capitaliste lui-même tombe sous le coup de son discours et qu'en dépit de toute accumulation de biens, il n'est pas moins un dépossédé : un dépossédé du lien.

LE SUJET : PRODUIT DE L'OBJET *a*

L'assignation lancée à l'individu contemporain est de se produire lui-même et de réussir sa vie. Alors que, jusqu'à peu, le politique disciplinait l'individu et le portait à habiter sa condition, elle lui *ordonne* aujourd'hui de devenir lui-même sans autre référence que sa propre volonté. On n'espère plus collectivement dans le futur : il faut réussir personnellement dans le présent. L'individu est mis en face de ses propres réalisations ; il est mis face à ses objets *a*.

L'objet *a* est l'embase que le sujet trouve pour autant que l'Autre fait défaut — *tourne de l'œil* -, dans sa désignation du sujet désirant. Sans être un signifiant, ce quelque chose qu'est l'objet *a*, soutient le rapport du sujet à ce qu'il n'est pas, en tant qu'il n'est pas le phallus ; il supplée ce rapport au signifiant où le sujet s'efface, s'évanouit, et prend la place de ce dont le sujet est privé symboliquement dans la castration. Cet objet *a*, Lacan l'a d'abord repéré comme objet imaginaire équivalent à ce qu'il appelle *i* (*a*), et ce n'est qu'après 1960 qu'il le situera définitivement comme partie du réel.

Qu'est-ce que cet objet *a* concrètement ? Disons pour commencer que la seule définition de l'objet *a*, c'est le fantasme lui-même, c'est-à-dire cette construction qui a un produit qui n'y apparaît pas comme tel ; ou, pour être un peu plus précis, qu'il est ce qui fait la limite du signifiant au réel dans le fantasme.

Donner substance aux objets définis par Freud (le sein, l'excrément) et par Lacan (le regard, la voix) n'est pas d'un grand apport quant à la clinique

psychanalytique. *Cliniquer* suppose de saisir l'objet *a* dans la demande ou dans le désir *à* ou *de* l'Autre, en sorte qu'il nous est possible de définir comme le dit Serge André :

3 Serge André, in *Lacan : points de repère*, La Muette.

« le sein comme demande à l'Autre, l'excrément comme demande de l'Autre, le regard comme désir à l'Autre et la voix comme désir de l'Autre »³.

DU MIROIR À L'ÉCRAN

L'injonction à la visibilité semble concomitante de l'avènement d'une société de l'image, dont l'*objet-écran* est le symbole majeur. Cette société qui

4 Nicole Aubert, in *Les tyrannies de la visibilité*, Erès.

« met le monde sur écrans, prend l'écran pour le monde et se prend elle-même pour ce qu'elle a mis sur l'écran »⁴,

est aussi une société de l'exhibition, où *tout savoir* est devenu *tout voir* dans un monde où la réalité est réduite à l'imaginaire, où le sujet est égal à l'objet. Dans une telle société, le sujet semble n'être en contact qu'avec des apparences et n'être lui-même qu'un simulacre, un semblant d'être, englouti dans un rêve où l'impossible et l'irréversible tendent à ne plus exister, pas davantage que la relation vivante avec l'autre.

Au cogito cartésien « je pense, donc je suis » semble s'être substitué un nouveau cogito : « je vois, je suis vu, donc je suis » ou pour rester dans la rhétorique lacanienne, du « je pense, donc je jouis », au « je vois, je suis vu, donc je jouis ».

C'est le déplacement d'un code de l'existence fondé sur l'idée de reconnaissance comme valeur essentielle – l'objet – vers un autre code articulé autour des registres de la présence et de la visibilité en tant que valeurs fondamentales – le sujet. Mais ce déplacement est aussi celui du registre du discours vers celui de l'image, du registre du symbolique vers celui de l'imaginaire et du registre du sujet vers celui du moi. L'individu se trouve dorénavant aliéné dans sa relation à l'autre, ne pouvant plus exister désormais sans être vu de façon constante et insistante par l'autre.

La relation à l'espace et au temps est elle-même objet d'une transformation radicale : dans un contexte où le sujet perd sa relation avec l'avenir tout comme avec la tradition et la généalogie, le temps présent tendrait à s'élargir et à s'étendre démesurément et, sans cette référence au projet du temps futur, à se fragmenter, se réduire à une accumulation d'instantanés – de présents sans imaginaire donc -, dépourvus de tout soutien signifiant pour le sujet. Dès lors, la relation au corps serait devenue centrale, le *corps-objet* demeurant l'unique fondement sûr quant à la construction du sujet, et le seul bien sur lequel il puisse effectivement s'appuyer.

LE DESIGN CHIRURGICAL

La chirurgie esthétique nous offre un accès direct au fantasme et à la manière dont le sujet s'y fait l'objet *a* de l'Autre, même si les femmes (mais

pas seulement elles) — qui s'offrent à toutes ces ablations comme si pour obtenir d'être femme (l'obtenir de qui ?) elles devaient sacrifier des bouts de leur corps -, ignorent complètement qu'il s'agit d'un fantasme.

Le fantasme tel que Freud l'a découvert est ce qui a amené Lacan à poser l'objet *a* comme cause du désir, comme un au-delà de la castration. Le fantasme indique précisément que la jouissance est a-subjectivée au sens où le sujet y disparaît ou il se fait objet *a* – pour se faire le partenaire de l'Autre.

Le fantasme conduit à ce constat que la sexualité freudienne est marquée par un impossible : *Il n'y a pas de rapport sexuel*. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de rapport à l'autre sexe en tant que tel, mais seulement rapport soit à l'objet *a* cause du désir, qui est asexué, hors sexe, soit au signifiant du phallus qui lui, est unisexué.

Qu'en est-il aujourd'hui du sexe pris dans le culte du corps entendu comme objectivité humaine ?

C'est de la levée du tabou du narcissisme qu'il est question aujourd'hui. Narcisse c'est une image, un reflet renvoyé, toujours inatteignable. Narcisse est incapable de reconnaître son propre reflet, il ne possède pas le concept de la différence entre lui-même et l'autre. Et le destin de Narcisse, c'est de n'avoir pas réussi à lâcher cet *objet-image*. Il meurt de ne s'être reconnu. Or, aujourd'hui, Narcisse est passé de l'image au corps ; au corps fantasmé, au corps supposé, voire à une supposition du corps en ce sens que le corps est devenu un accessoire, un objet qui augure l'obsolescence du sujet.

Et ce culte du corps normé n'est pas sans rappeler le culte passé de la race pure, où, de l'identité, toujours singulière, on n'y entendait que l'identique : être à l'identique, « tous pareils », « tous les mêmes » ; c'est là, la norme, c'est là, ce que j'appelle la *normosité*.

Cette normosité où le corps est perçu comme condiment ou comme parure du moi, devient matière à pétrir comme s'il était manipulable, façorable, plastique. Un corps *porte-parole*, un corps interprète, avec des risques de devenir obsolète ; un corps méprisé s'il défaille, s'il perd connaissance, s'il tourne de l'œil. Et ce corps-organe, c'est la mode qui l'exprime le plus. La mode, cet horizon sacré du conformisme, est au premier plan. Le mot lui-même veut dire *façon*, façon de faire, façon de faire voir, façon de se faire voir. Et puis surtout, la mode, elle dit toute la passion de l'image de soi ; elle dit l'obsession de plaire, pas vraiment aux autres, mais à « *un autre beaucoup plus féroce qu'on est pour soi-même* »⁵ ; c'est l'*autre* qu'on peut être pour soi-même lorsqu'on se voit, non pas comme on est, mais telle que l'Autre nous voit... C'est la confrontation à la cruauté du regard de l'Autre.

⁵ Daniel Sibony, in *Psychopathologie de l'actuel*, Points/Seuil.

C'est ici que prend place la chirurgie du corps-organe qui évolue sous le diktat de la normosité, oubliant que le corps est aussi une idée de corps qui ne va pas sans représentation, sans image, sans discours.

NARCISSE ET LA PULSION SCOPIQUE

« Lorsque je me perds dans mon regard
Je pourrais croire qu'il est meurtrier ». (Rilke)⁶

⁶ Rainer Maria Rilke, in *Narcisse*, La Pleïade.

Le narcissisme est une image reflétée par le miroir, une image érotisée et prise dans une histoire, une filiation posant des problèmes de reconnaissance. L'amour porté à soi-même passe par un objet-image qui est changeant, énigmatique et intranquille. Et chaque humain a à se débrouiller avec cette image, malgré l'incomplétude et l'insuffisance. La pathologie narcissique est un excès d'investissement qui maintient la libido dans le moi : le regard ne lâche pas ce corps-image qui s'englué dans l'auto-érotisme.

Il y a de l'inatteignable à soi-même malgré toute fixation spéculaire du regard ; et ce piège infranchissable est évacué, dégommé – forclos — par les chirurgiens esthétiques qui topent à la toute-puissance de Narcisse.

Avec la chirurgie esthétique, le fantasme est de conjurer le désagrément, d'exorciser l'insatisfaction qu'on a pour soi. Ce qu'on cherche c'est à éviter l'action des forces en nous qui nous refusent leur agrément. Au point que la disgrâce physique devient une faute morale à expier dans l'isolement, et que toute laideur devient une honte silencieuse révélant une souffrance psychique. Un détail devient défaut majeur qui concentre la libido narcissique voulant le soustraire.

À ce fantasme du forçage du désagrément, s'en ajoutent deux autres : la sacralisation du lisse et ce que j'appelle le narsouillisme.

La sacralisation du lisse

La laideur est depuis l'origine des temps vécue comme une profanation qui renvoie au diabolique. La beauté, elle, est sacrée, donc tournée vers le divin. Or, l'objectivation du corps par la chirurgie esthétique c'est l'avènement du lisse au lieu même du beau. Le lisse est devenu la norme où la standardisation efface les aspérités de l'histoire du corps ou du visage. Le lisse se confond avec le propre comme seule dignité : le devoir sacré de beauté fait de la disgrâce une saleté, une souillure.

Alors, bien sûr, l'individu y oublie l'essentiel, à savoir que ce qui rend beau ou belle c'est plus l'amour que le contour impeccable du visage. La grâce est toujours un signe de reconnaissance : vous reconnaissez que l'Autre vous a aimé, vous a reconnu belle (ou beau), et que ça, est évidemment marqué dans ce qu'on est. La grâce l'est de ce qui a été vécu et qui s'est inscrit dans le corps. Mais beaucoup cherchent la bonne coupe, le bon contour, qui les rendent conformes à un modèle, un modèle reconnu ou décrété beau qui ne fait que leur *transmettre* par mimétisme l'appel d'amour de cette image, et leur donne presque à leur insu une *beauté semblante* – une beauté lisse — qui finit toujours par les entraîner dans autre chose que l'amour. Ils courent après le visage perdu et ça rate en permanence son but. On voudrait effacer l'origine.

Un cou fripé, un sein qui tombe, et ce sont autant de défaites pour celui ou celle qui ne se sent pas à *la hauteur*. La déchéance physique est une chute qui condamne le disgracieux à l'infériorité. Le corps est parlé comme objet formel sans affect appelant un désirable éternel. Ça veut dire une chose assez délirante : à savoir que l'esthétique est passée de branche de la philosophie

liée à une transcendance, à celle qui concerne la forme, la chair, la peau : l'objet *a* de Lacan. Le *beau* a un rapport au sacré ; il est ce qui transcende l'homme. Mais avec la chirurgie esthétique, on est passé de la sacralisation du beau, à la sacralisation du lisse. C'est le fantasme de la maîtrise du corps.

Il y a dans tout cela une vraie *violence*, une violence énigmatique : celle de corps réduits à eux-mêmes ; ils veulent si bien maîtriser le rapport à l'Autre qu'il n'y a plus de place pour cet Autre. Sauf qu'un corps ne peut pas aller sans cet Autre-corps qui s'appelle objet *a* et qui essaie de se mettre en acte et à l'épreuve dans ce qu'on appelle encore l'amour.

D'ailleurs, les corps qui se laissent aller à la déprime sont habités de cette même violence. La déprime, symptôme majeur de nos sociétés *avancées*, est une violence faite à l'Autre, mais retournée contre soi quand l'Autre n'est plus sous la main. Et la violence dont on nous rebat les oreilles comme d'un virus venu des *banlieues* – une violence qu'on ne trouve pas, bien sûr, dans les *bons lieux* -, cette violence relève à mon sens du même geste : une *réduction* crispée à un corps sans Autre.

Le narsouillisme

La solitude de Narcisse n'est pas la solitude métaphysique, celle qu'impose le non-rapport sexuel. C'est la solitude que programme le délitement, le morcellement croissant du lien social, du vivre ensemble *avec* autrui. La solitude de Narcisse est celle prise dans un vivre ensemble *sans* autrui. C'est une solitude qui laisse chacun seul avec ses jouissances. C'est ce que j'appelle un narcissisme avili, un narcissisme souillé : un *narsouillisme*.

Ce narsouillisme est lui aussi déterminé par des normes. Parce que faute de grandes causes collectives, politiques, sociales, chacun en est réduit à n'avoir de cause possible que lui-même. *N'avoir de cause que soi-même !* C'est une belle définition que donne Colette Soler du Narcissisme. Et il faut rajouter à ce narsouillisme le fait que faute de semblants consistants, chacun ne peut se faire valoir qu'en prenant appui sur ses modalités de jouissance, c'est-à-dire sur son symptôme. Vous voyez la souillure : se servir de sa jouissance. La solitude de Narcisse, c'est n'avoir de cause que soi-même et se servir de sa jouissance, en sorte qu'il n'est de possible pour le sujet qu'un choix forcé, assez précis : *ou l'escabeau ou la chute*.

L'escabeau, c'est le terme que Lacan a créé pour désigner la façon dont chacun, chaque sujet, se fait valoir, se promet, se hausse d'un cran sur l'échelle de la notoriété, sur l'échelle de l'importance, sur l'échelle du « *j'm'y crois* »... La chute, c'est le krach, la dégringolade, la crise : la fatigue du sujet, son abattement, son forçage. Son stress comme dirait Narsouille.

C'est la même logique narcissique qui parcourt cette trame et qui fonctionne à mon sens, comme le *coïtus interruptus* : excitation, jouissance et frustration. Il y a un côté « allumeuse » dans ce fonctionnement induit par nos trois fantasmes : forçage de l'agrément, sacralisation du lisse et Narsouillisme : *je t'excite, je te fais flairer l'objet, et puis non, ce n'est pas celui-là ! Mais n'ai pas peur, le coït peut reprendre, les objets sont à volonté !*

Intensité x temps = constante

Tout se passe comme si refaire la face, c'était refaire surface ! À peine... Il y a un énorme écart entre la réalité et l'objet *a*. Petit exemple et non des moindres : en Corée du Sud, plus de 20 % des jeunes filles se font refaire, se font raboter la mâchoire à l'*occidentale*. Un chirurgien contre ce genre de boucherie (il y en a quand même qui sont contre ; les autres disent qu'on ne va quand même pas laisser ces pauvres filles vivre avec une image horrible de leur corps) disait qu'au mieux elles risquent une perte de sensibilité, au pire une paralysie.

On comprend alors que cette valse incessante et frustrante des objets, tous élevés en objets plus-de-jour, ne peut aboutir qu'à l'angoisse. Comment ? Par l'injonction surmoïque et en particulier celle qui définit le discours capitaliste : « Jouis ! ».

7 Lacan, Séminaire sur
l'Angoisse.

« Jouir aux ordres, c'est tout de même quelque chose dont chacun sent que, s'il y a une source, une origine, de l'angoisse, elle doit tout de même bien se trouver quelque part par là »⁷

Vous voyez les clichés : se refaire à neuf, être son propre géniteur, effacer les traces du temps ; se programmer, se déprogrammer. C'est un alphabet de fantasmes pour gamberger avec. Pourtant, notre rapport aux objets *a* est infiniment plus subtil que ça ! Bien sûr, il y a des possibilités techniques, elles font corps avec le lien social, les gens tournent autour, tâtent, jaugent, questionnent – on pourrait effacer ces traits tirés ? Tirer un trait sur ces déprimés ? Redresser non pas la barre mais l'expression ? Il y a du possible et les gens s'y projettent...

Mais quand toutes les faces *claquées* seront *liftées*, comment ferons-nous pour nous distinguer ? Comment ferons-nous pour émerger du face-à-face avec « l'autre » qui vous fait face dans le miroir et bien au-delà ? Que seront les « brisures » de la glace ? Vous imaginez l'enfer si toutes les femmes ressemblaient à Nabilla ? Comment *ferions-nous* pour reconnaître la nôtre... de mère ?

L'être humain se bat contre l'image qu'il a de lui, contre la perception actuelle de son corps, de son visage, de son histoire surtout : il voudrait plaire à cinquante ans de la même façon, dans le même style, qu'à trente. C'est sa question. Peut-être qu'apprendre à mourir ou plutôt à avancer dans sa vie, c'est apprendre à plaire autrement, par d'autres choses qu'avant, d'autres émergences. Peut-être que *vivre* est question d'intensité et non de temps.

Dans le champ de la chirurgie esthétique, l'objet est appréhendé comme un objet qui aurait — par on ne sait quelle vertu de communication magique -, la fonction de régulariser les relations avec tous les autres objets, et donc de résoudre toutes les questions existentielles. Or l'objet est toujours placé sur fond d'angoisse. Il est avant tout

8 Lacan, Séminaire *La Relation d'Objet*.

« un poste avancé contre une peur instituée qui lui donne son rôle, sa fonction à un moment »⁸.

Dans le discours capitaliste, l'objet *a* n'a pas de fonction de complé-

mentation par rapport à quelque chose qui se présente comme un trou, voire comme un abîme dans la réalité. Et ce discours dominant pose la frustration comme défroque de la revendication. Le monde contemporain du visuel oublie que le départ de l'organisation objectale, c'est le manque de l'objet en ce sens que l'objet est cet « *au-delà qui n'est rien* »⁹. Et paradoxalement, dans ce monde sur écrans, *rien* dans le discours capitaliste ne sert d'écran sur lequel peut se peindre *quelque chose* qui dit que l'objet est au-delà :

9 *Ibid.*

« Cette projection dans la fonction du voile de la position de l'objet, c'est de cela qu'il s'agit »¹⁰

10 *Ibid.*

c'est-à-dire un objet qui est le moment de l'histoire où l'image s'arrête : *un objet autre qu'un corps-cul* que d'aucuns considèrent comme une *réussite* aussi signifiante qu'une montre Rolex au poignet d'un publiciste quinquagénaire...